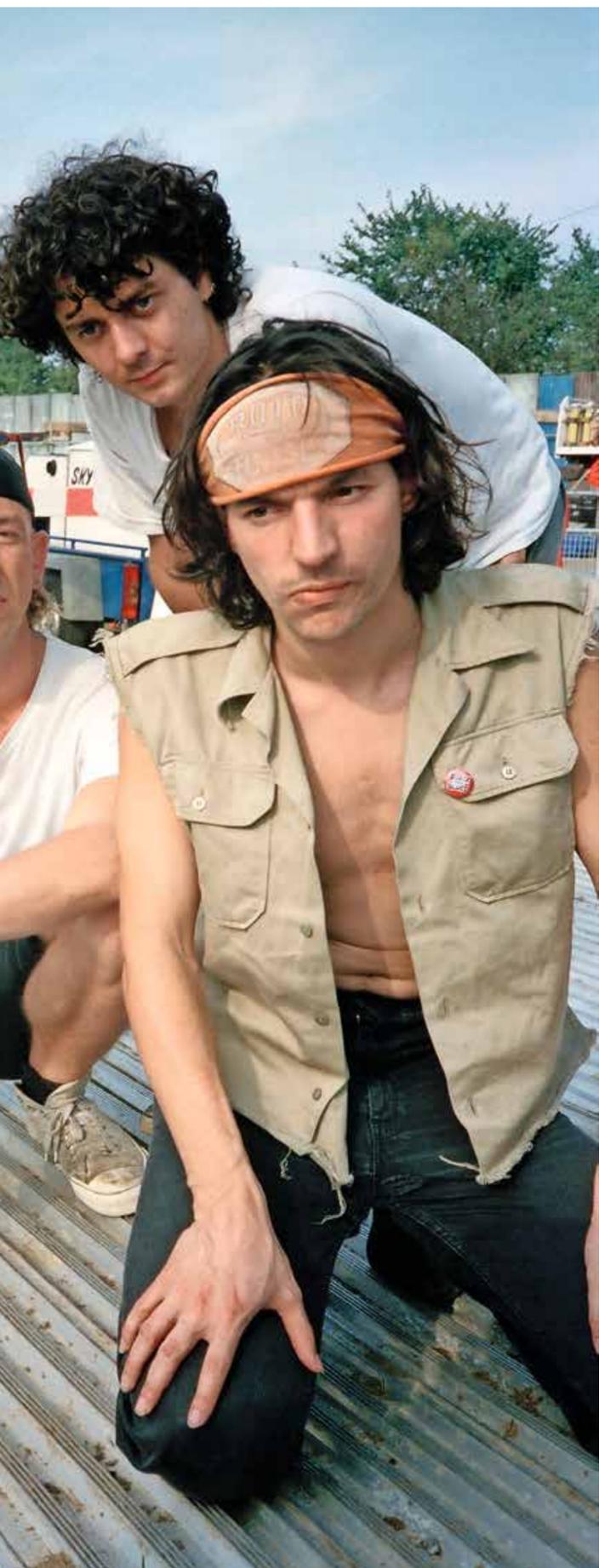


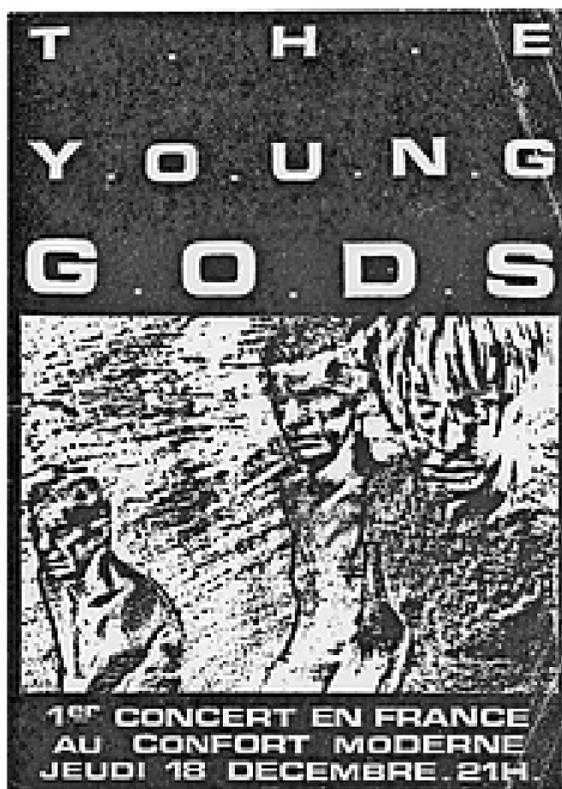
Qui désamorce la légende en se faufilant dans les coulisses



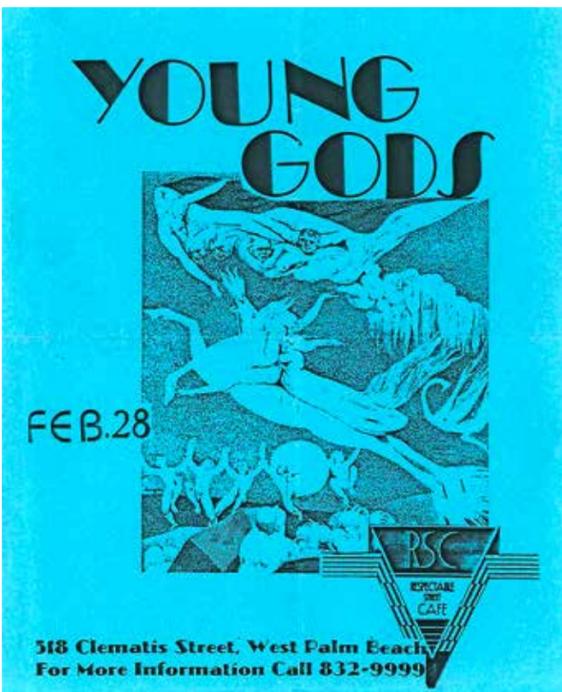
Le groupe Young Gods alors formé d'Al Comet, Üse Hiestand et Franz Treichler. DR



Sur les hauteurs d'Innsbruck le 21 mars 1987, année de la publication du premier album des Young Gods. Levi Tecofsky



Affiche d'un concert à Poitiers le 18 décembre 1986. DR



Affiche d'un concert à West Palm Beach (USA) le 28 février 1990. DR

R. CAMARINIA AND THE PIPELINE PRESENT FROM SWITZERLAND, IN THEIR VERY FIRST U.S. SHOW EVER: (AND ONLY CURRENT N.Y. AREA SHOW)

THE YOUNG GODS

WED. FEB 21, 1990 ONLY \$8.00 DOORS-9:00pm

THE PIPELINE industrial CLUB. 841 BROADWAY NEWARK, N.J. (201)481-0486

Affiche d'un concert à Newark (USA), le 21 février 1990. DR

L'identité par la racine

Isabelle Flükiger » Au fil de quatre romans, elle s'était montrée habile à décrypter notre époque. Mais Isabelle Flükiger l'est aussi à évoquer les soubresauts du passé, à deviner leur écho dans l'intimité du quotidien. Ainsi, son *Retour dans l'Est* est une subtile quête historique teintée d'autobiographie.

Un texte tendu vers la «soveraine altérité» de cette mère d'origine roumaine, partie pour la Suisse d'où elle s'est efforcée d'oublier une jeunesse marquée du sceau communiste, de renier cette terre labourée par l'Histoire. Ne demeurent en cette femme au teint de Tsigane que des «r» roulés, des souvenirs épars, des traits identitaires qui, résilients, imprègnent malgré tout sa personnalité.

Sans cesse réécrit à force d'être transmis, le récit familial est donc cet écheveau «qui se fait et se défait toujours dans le même ordre», noué de douleurs tues, d'omissions inconscientes. Pour tenter de le dévider, la fille propose à sa mère un séjour à Bucarest: sept jours dans la capitale qui l'a vue naître, comme pour mieux recoudre sur le fil de leur déambulation les nerfs lambeaux de la mémoire.

Mais le quartier de l'enfance a été rasé, les souvenirs flottent et la somme des petites histoires ne suffit plus à dire la grande Histoire. «Sur son pays d'origine, il y a ainsi beaucoup de choses que ma mère a apprises de moi. La plupart du temps, elle s'étonnait de ne pas les avoir sues, et s'émerveillait que ce nouveau savoir passe par moi, la génération d'après», note la narratrice.

Les deux femmes de parcourir, indélicates, ce paysage urbain renouvelé, l'une pour faire plaisir à sa fille écrivain, l'autre pour deviner l'enfance de sa mère. Leur promenade se constelle d'éclairs où la mémoire resurgit, entrecoupée d'évocations historiques qui voient la Roumanie apparaître

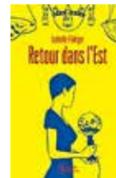


Isabelle Flükiger. Charly Rappo

en proie au fascisme, au communisme, au totalitarisme.

Une quête des origines qui n'est pas sans rappeler les *Eléphants dans le jardin* de Meral Kureysli, cette jeune Bernoise originaire d'ex-Yougoslavie dont le texte tentait lui aussi de remonter aux racines d'un métissage culturel. Mais ce nouveau roman d'Isabelle Flükiger, assurément le plus personnel, se double ici d'une habile réflexion sur la filiation. Il y a une réelle habileté dans la manière qu'a l'écrivaine fribourgeoise de faire dialoguer les certitudes historiques avec les incertitudes du récit familial, de tracer une ligne à travers trois générations en n'omettant ni la douleur du témoignage, ni la saveur de l'anecdote. L'identité y apparaît comme le creuset de toutes les histoires vécues, qu'elles soient transmises ou omises. Car ce beau roman l'affirme: on ne transmet jamais ce qu'on aimerait, toujours ce qu'on est. » THIERRY RABOUD

» Isabelle Flükiger, *Retour dans l'Est*, Ed. Faim de siècle, 224 pp. L'auteure dédicacera son ouvrage aujourd'hui à la Fnac de Fribourg (14 h).



Observer, inventer

Marie-Hélène Lafon » Retraite, Jeanne vit peu mais voit tout. Alors elle imagine. Dans les travées du supermarché parisien où elle se rend à jours et à heures fixes, elle croise des personnages récurrents, les observe pour supposer ce qu'ils sont. Oui, cette narratrice est de ceux «qui dissèquent la vie des autres, ou la dépècent, la commentent, la triturent, et inventent ce qu'ils ne savent pas».

Le conditionnel est donc de mise pour deviner la vie de Gordana, cette caissière blonde un peu rêche, au pied bot et à la poitrine de «chair inouïe». Une figure silencieuse, mystérieuse dans son opiniâtreté, qui était au cœur d'une nouvelle parue en 2012, dont le titre était son prénom: «J'ai toujours plus ou moins senti que Gordana était un départ de pistes, et donc, peut-être, un début de roman», écrit Marie-Hélène Lafon à la fin de ce qui est devenu *Nos vies*, son onzième roman.

On y suppose l'existence de la préposée à la caisse huit, mais aussi celles de ce client ponctuel ou de cette voisine du dessus qui bientôt n'est plus. Puis surtout on aperçoit, entre deux por-

traits imaginaires, le parcours de cette narratrice esseulée, empathique et évasive.

Comme souvent chez Marie-Hélène Lafon, les modestes, les invisibles, les taiseux sont restitués à leur grandeur par sa langue sensible et travaillée. Après avoir arpenté le monde rural dans ses précédents ouvrages, elle est ici de retour au cœur de la ville dont elle parvient, en longues phrases souvent rythmées et foisonnantes d'adjectifs, à dire la violence sociale. Son style exigeant, nourri de discours indirect libre, s'ancre dans l'observation pour se déployer dans l'imaginaire, jusqu'à mettre en lien ces solitudes. Un roman méticuleux, dont l'ambition très littéraire n'a pas manqué de séduire le jury du Prix Goncourt, qui l'a inscrit cette semaine dans sa première sélection. »

THIERRY RABOUD

» Marie-Hélène Lafon, *Nos vies*, Ed. Buchet-Chastel, 192 pp. La Librairie Albert le Grand de Fribourg accueillera l'auteure le 15 septembre (19h) pour une rencontre suivie d'une dédicace.

